

aux pâtés, aux poulets froids, aux sandwiches de foie gras que la petite baronne Dinati, le sang à la lèvre croquait comme des bonbons en les arrosant de Léoville que Jacquemin dégustait en le trouvant habitable.

Et elle allait, riant, jasant, regardant tout, s'amusant comme à une première, racontant qu'elle partait le soir même pour Trouville, avec des malles. Un tas ! C'était la semaine des courses, concevez donc !

Et, son lorgnon sur son petit nez fin, elle s'arrêtait devant un bibelot, un tableau, n'importe quoi, criant tout à coup, avec son rire de courlis :

— Oh ! c'est joli ça ! que c'est joli ! C'est un Tanagra !... Parfaitement... Comme c'est drôle, ces Tanagra ! Ça prouve qu'il y avait des cocodettes dans l'antiquité ! N'est-ce pas, Varhély ? Oh ! mais, vous, vous ne savez pas ce que c'est que les cocodettes !...

— Tanagra, disait Jacquemin, c'est Gavarni avant la lettre !...

Et la baronne Dinati se plantant—un verre de malaga dans la main gauche—devant un portrait de Marsa, une toile d'un caractère étrange, puisant et particulier, œuvre d'un peintre qui sait rendre une âme dans un regard :

— Tiens, mais c'est superbe, ce portrait ! De qui est-ce, Marsa ?

— De Zichy, répondait Marsa.

— Ah ! oui, Zichy. Ça ne m'étonne plus... Il y a aussi un autre peintre hongrois qui fait très bien... On m'en a parlé... C'est un vieux, je ne me rappelle plus... un nom comme Barabas...

— Nicolas de Baratas, dit Varhély.

— C'est ça, oui ! Un maître, paraît-il, ce vieux peintre. Mais votre Zichy me plaît infiniment. Il vous a fait des yeux et de cheveux, et une expression de visage... Enfin c'est vous, c'est tout à fait vous, princesse ! Voilà un portrait comme j'en voudrais un. Est-ce qu'il ne s'appelle pas Michel, votre Zichy ?

Elle regardait la signature, le lorgnon presque posé sur la toile :

— Oui, je savais bien—Michel Zichy !

Ce nom de "Michel," jeté là tout à coup, avait fait tressaillir Marsa. Elle ferma les yeux comme pour ne pas apercevoir quelque vision rapide ; puis, brusquement, elle quitta la baronne qui analysait maintenant tout haut la peinture de Zichy comme elle le faisait au Salon le jour du vernissage ; elle alla vers d'autres amis, répondant à quelque flatterie par un sourire et se contraignant tout à coup, volontairement, à causer, faisant un brusque effort comme pour oublier.

Andras éprouvait, au milieu de ce bruit où le gros rire de Vogotzine alternait avec les petits cris de la baronne Dinati, un sentiment complexe : il eût voulu que le tapage durât dans la grande maison silencieuse, maintenant emplie d'un bruit de fête, et il avait hâte pourtant de se retrouver seul avec Marsa et de l'emmener en son hôte d'abord, à Paris, puis, de là, dans quelque coin perdu, dans la ville de Sainte-Adresse jusqu'aux jours de septembre où ils iraient à Venise, et de là à Rome ou à Pise tout l'hiver.

Il lui semblait que tous ces yeux lui prenaient une partie de sa vie. Marsa leur appartenait puisqu'elle allait de l'un à l'autre, répondant à la banalité de ces madrigaux qui désespérément se ressemblaient tous, depuis celui d'Angelo Valla, que le témoin d'Andras lui débitait en italien, jusqu'à celui du petit Yamada, le Japonais boulevardier, riant toujours de son rire de figurine de bronze et faisant des mots avec le reporter Jacquemin.

Il tardait maintenant au prince de retrouver, dans cette maison de Marsa, la chère solitude des journées précédentes, et la baronne Dinati, le menaçant gentiment de son petit doigt, lui disait gaiement :

— Vous, mon cher prince, vous avez la fièvre de

nous voir partir !—Oh ! ne dites pas non !... Je conçois ça !—Nous avons supprimé le lunch à mon mariage.—Le baron n'avait tout simplement enlevée au sortir de la sacristie ! Enlevée, comme dans les romans ! Fouette cocher ! Ne craignez rien, je vais vous les disperser, moi, vous les emmener, vos hôtes !

Elle s'envolait avant que Zilah eût répondu, et, peu peu, en effet, la petite baronne glissant un mot à l'oreille de ses amis, tourbillonnant le long du buffet, tapant de ses petites mains sur l'épaule des obstinés, entraînant les désertions, faisait s'éloigner les gens à l'anglaise, et l'on entendait, par les fenêtres ouvertes, les voitures qui partaient, rouler une à une sur la terre sèche des avenues.

Andras et Marsa se retrouvaient enfin presque seuls, Varhély attendant encore, et la petite baronne arrivant toute rouge, essoufflée et triomphante vers le comte et lui disant :

— Eh bien ? Qu'en dites-vous ? En fumée !... Fft !... Jusqu'à Jacquemin qui a repris le train !

— Le jeu du "descampativos," qu'aimait tant Marie-Antoinette à Trianon, devait un peu ressembler à ça ! ajouta-t-elle gaiement de sa voix rieuse. Disparus ! Envoyés !... Vous ne me remerciez pas ?

Elle tendait à Andras sa petite main potelée—

— Ingrat, allez !

Elle courut embrasser Marsa, ses lèvres lumineuses comme des cerises se posant sur la joue pâle de la Tzigane ; puis elle disparut rapidement dans une fuite volontairement furtive, avec un petit rire gai et un grand frou-frou de jupes.

De tous ces amis qui étaient là, c'était Varhély qui tenait le plus au cœur d'Andras. Ils n'avaient pas, depuis le matin, pu échanger, dans ce tourbillon, une seule parole, Yanski avait bien fait de rester le dernier. C'était sa main que voulait serrer le prince avant le départ, comme si Varhély eût été un parent et le seul qui eût survécu.

— Maintenant, lui dit-il, vous n'avez plus seulement un frère, mon cher Varhély, vous avez une sœur qui vous aime et vous estime comme je vous respecte et vous aime moi-même !

La tête farouche de Yanski avait de petits mouvements convulsifs, comme le tressaillement d'une émotion que le Hongrois essayait d'étouffer sous une rudesse apparente.

— Vous avez raison de m'aimer un peu, mon cher, dit-il brusquement, car je vous aime beaucoup... beaucoup... Pun et l'autre, fit-il encore en désignant Marsa d'un mouvement de tête. Mais pas de respect ! Ça me vieillit trop !...

La Tzigane, prenant le bras de Vogotzine, l'entraînait doucement vers le perron, un peu effrayée des couleurs pourprées qui vergetaient depuis un moment le front et les joues du général.

— Venez prendre un peu l'air, disait-elle au soldat, qui braquait sur elle des yeux ronds, sans entendre.

Varhély avait alors tiré de sa poche le petit paquet apporté par le valet de Michel.

— Voici de la part d'un autre ami !... On m'a remis cela à la porte de l'église.

— Ah ! je me disais aussi que Menko me devait bien une lettre, fit Andras après avoir lu sur l'enveloppe la signature du jeune homme. Merci, mon cher Varhély !

— Maintenant, dit Yanski, que le bonheur soit avec vous, Andras ! J'espère que vous me donnerez bientôt de vos nouvelles.

Zilah prit la main que lui tendait Varhély, puis d'un mouvement instinctif, il attira à lui son vieil ami et l'embrassa sur ses joues hâlées.

Sur le perron, Varhély retrouva Marsa qui, à son tour, lui serra la main.

— Au revoir, comte !

— Au revoir, princesse !

Elle souriait en regardant Andras qui accompa-

gnait Varhély et tenait dans sa main le paquet dont il n'avait pas rompu les cachets.

— Princesse ! dit-elle. C'est un titre que tout le monde m'a répété tout à l'heure et sur tous les tons. Eh bien ! il ne me fait plaisir que donné par vous, mon cher Varhély !... Mais princesse ou non, je serai toujours pour vous la Tzigane qui vous jouera, quand vous voudrez, les airs de son pays... de notre pays !

Et il y avait, dans la façon dont elle prononçait ces simples mots, une grâce enveloppante et douce qui était pour le vieux patriote comme une évocation du passé et de la patrie.

— La Tzigane est la plus aimée ! La Tzigane est la plus charmante ! dit, en hongrois, Yanski Varhély, répétant un refrain de chanson magyare.

Il salua d'un geste bref, quasi militaire, Andras et Marsa debout sur le perron qu'enveloppait une lumière joyeuse, comme vibrante de reflets mouvants, le soleil qui traversait les arbres, accrochant sur la blancheur des murailles les ombres des branches, pareilles à une guipure tremblante.

Le prince et la princesse lui répondirent de la main, et le général Vogotzine, assis sous un marronnier, à l'ombre, sa tunique déboutonnée, son col défait, congestionné et étouffant, essaya vainement de se remettre debout pour saluer ce dernier invité qui partait.

XIX

Ils étaient seuls enfin, avec la liberté d'échanger ces éternels serments, tout à l'heure prêtés déjà devant l'autel, scellés d'une longue et muette pression lorsque leurs mains s'étaient unies ;—seuls avec leur amour, amour ardent qu'ils lisaient depuis si longtemps déjà dans les yeux l'un de l'autre et qui brûlait, dans l'église, à travers les paupières baissées de Marsa inclinée devant le comte lui passant au doigt l'anneau nuptial.

Ah ! que cette minute de joie, d'ivresse profonde, de solitude après tout ce fracas, était bénie !

Andras avait posé sur le piano du salon la lettre de Michel Menko, et assis, regardant au fond de l'âme Marsa debout devant lui et dont il tenait les deux mains dans ses mains :

— Bonjour, princesse ! Princesse Zilah !... Il me semble à moi-même que ce nom est charmant à dire ! Ma femme ! Ma chère et bien-aimée femme !

Et, fermant les yeux, écoutant cette autre musique, la voix de l'être aimé, Marsa se disait que la vie était indulgente et douce qui lui gardait encore, après tant d'épreuves, de telles joies.

(À SUIVRE.)

AVIS.

Nos abonnés de la campagne sont priés d'envoyer le montant de leur abonnement par la poste, boîte 2029 ; ils recevront leur reçu par le retour de la malle.

Ceux de la ville sont priés de payer au bureau du *Journal*, n. 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel, chez M. Wm Daniel.